

Réponse à Knud Togeby :

Tout d'abord je tiens à remercier M. Togeby du vif intérêt qu'il porte au problème de la diphtongaison romane et plus particulièrement à la théorie que j'ai exposée dans mon livre. L'article de Knud Togeby est plein de remarques du plus haut intérêt, auxquelles je ne peux malheureusement pas répondre sans dépasser le cadre d'une petite réplique comme celle-ci. Je me limite, par conséquent, à relever dans la critique de KT ce que je considère comme les deux points essentiels et à effleurer certains éléments annexes.

1. L'ITALIEN

Selon la proposition de KT, la péninsule italienne, à l'instar de la Romania occidentale, a connu la semi-diphtongaison, et celle-ci serait à l'origine des résultats obtenus par la métaphonie dans cette partie de l'Italie. Ainsi, la Sardaigne serait seule à échapper à la semi-diphtongaison.

Si tel était le cas, le roumain poserait des problèmes, parce que cette langue ignore la diphtongaison dans la série vélaire, et rien ne nous fait croire qu'il y ait eu là une semi-diphtongaison. KT veut avancer la date de la formation de la semi-diphtongue, mais celle de *ô* doit en tout cas être postérieure à 271. Si la théorie communément admise d'une évolution de *ê* antérieure à celle de *ô* est exacte, il est en tout cas difficile de placer la semi-diphtongaison de *ê* longtemps avant 250 (d'autant plus que la Sardaigne ne semble pas s'être détachée de l'Empire romain avant 200), et étant donné l'évolution commune des deux voyelles ou semi-diphtongues dans la Romania occidentale, il faut supposer que leur sort a été commun à partir de la formation de *œ*, c'est-à-dire à partir de la fin du III^e siècle. Sur

le plan chronologique, la différence entre mon point de vue et celui de KT est minime. On pourrait alors admettre que cette semi-diphtongaison de *ô*, comprenant également l'Italie, se soit produite entre 271 (sécession du roumain) et 293 (séparation des deux Gaules).

Je ne peux pas contester une telle explication, et dans mon livre, je ne l'ai pas refusée du tout. Au contraire, j'ai dit à plusieurs reprises (voir par ex. pp. 200 et 240) que je ne conteste pas la possibilité d'une semi-diphtongaison dans l'Italie centre-méridionale, et que j'ai simplement opté pour la solution que j'ai présentée. Je l'ai fait pour plusieurs raisons, et la raison historique (une sorte de «semi-sécession» de la péninsule dès le III^e siècle, cf. pp. 213 ss. et 239 ss.) est certainement la moins importante. Mes deux motifs principaux sont les suivants :

a) La Zone I de l'Italie du Sud (Lucanie-Calabre) a un vocalisme identique à celui du sarde. Il est vrai que cette zone (contrairement à ce qui est le cas en sarde) connaît la diphtongaison par métaphonie, alors qu'en sarde la métaphonie ne provoque que la fermeture de la voyelle. Or, cette métaphonie n'atteint pas que *ε*, *ø* latins, mais également *ē* et *ō* du latin classique, par ex. *mēcum* > *miecu*, **scōpulu* > *scuopulu* (Rohlf's, HGIS I § 2, cit. p. 196). Si la semi-diphtongaison est antérieure à la métaphonie, la fusion *ē/ē*, *ō/ō* doit de son côté être antérieure à la semi-diphtongaison, alors que, partout ailleurs, la semi-diphtongaison a dû se produire à une époque où *ē* et *ō* étaient distincts de *ē*, *ō*. Ainsi, cette zone ultra-conservatrice serait plus radicale que le reste (ou peu s'en faut) de la Romania, ce qui serait pour le moins étonnant. Le mélange de systèmes dont parle KT (4 in fine) se comprend difficilement pour un dialecte aussi isolé que celui-ci.

b) D'autre part, on peut se demander

ce qu'est devenue la semi-diphthongue devant les voyelles finales qui ne provoquent pas la métaphonie. On aurait alors eu *nōvem* > **nqove* > *nove* avec retour au point de départ (compte non tenu du *m* final). Il est vrai que, pour d'autres idiomes, j'ai soutenu qu'un tel détour donne l'explication la plus plausible, mais pour y arriver, il faut avoir des points d'attache, par ex. une diphthongaison dialectale. Nulle part dans l'italien central et méridional, on ne rencontre la diphthongue comme résultat de *ê, ô* devant *a, e, o*. Bien sûr que cela ne prouve rien, mais c'est à mon avis un indice important.

KT appuie son hypothèse sur la plus grande homogénéité que présenterait ainsi la Romania et sur l'identité phonétique entre les deux phénomènes: qu'il y ait métaphonie (en italien) ou non (dans la Romania occidentale), c'est à *ie* et *uo* qu'on arrive. A mon avis, cette explication est très séduisante, et j'ai longtemps cru que l'Italie prenait part à la semi-diphthongaison, idée que j'ai abandonnée par la suite pour les motifs que je viens de mentionner. Il faut se méfier de ce qui est trop évident. Il est également trop simpliste de s'imaginer que la semi-diphthongue s'est manifestée un peu partout dans la Romania, à une même époque. Il est communément admis que la langue était assez différente dans les diverses parties de l'Empire, et nombreux sont les romanistes qui comptent avec les voyages des diphthongues. Cela ne prouve pas que nos semi-diphthongues aient voyagé à leur tour, mais cela montre en tout cas que le déplacement d'une innovation linguistique est courant.

A mon avis, les arguments de KT ne constituent pas des preuves en faveur de son hypothèse, mais je reconnais (et je pense l'avoir suffisamment souligné dans mon livre) que je n'arrive pas non plus à prouver le contraire. Restent les indices en

faveur d'une théorie et de l'autre. A mon avis, ce qui sépare avant tout KT et moi, c'est l'importance que nous attribuons à nos indices respectifs.

Mais je veux bien admettre que j'aurais pu souligner davantage la possibilité que KT expose dans son article au lieu de me limiter à la réfuter, arguments en main, il est vrai (voir p. 240).

2. LE FRANÇAIS

KT est – c'est le moins qu'on puisse dire – sceptique vis-à-vis de l'apocope comme cause de la monophthongaison de l'ancienne semi-diphthongue, et, à la place, il propose de réintroduire le critère quantitatif suivant lequel la diphthongaison serait due à l'allongement de la voyelle libre.

Si l'on accepte la théorie de la semi-diphthongue – et c'est le cas de KT – le principe quantitatif se heurte à de sérieux problèmes. KT mentionne déjà celui des monosyllabes, et on pourrait ajouter celui des mots ayant *él* devant une consonne. Mais il y a plus: pour qu'il puisse y avoir diphthongaison par allongement, il faut tenir compte de la position des voyelles. Or, celle-ci a été fondamentalement modifiée depuis le latin classique par les syncopes successives. Ces syncopes peuvent se situer chronologiquement par rapport à la sonorisation des consonnes intervocaliques (§ 18). L'interdépendance entre syncope et sonorisation montre que les trois premières syncopes sont antérieures à la sonorisation (p. 95). Or, certains mots syncopés très tôt – bien avant qu'il puisse être question d'un début de diphthongaison – sont diphthongués, les plus évidents parmi ces mots étant *ēbulum*, *nēbula* et *mōbilem*, qu'on ne peut pas expliquer par l'allongement de la voyelle, mais justement par la non-apocope.

Si l'on veut attribuer à la quantité vocale la cause de la diphthongaison, on est

forcé de recourir à la chronologie de Georges Straka, qui s'occupe de la situation linguistique au III^e siècle. KT ne remonte pas aussi loin, et il a raison, mais il parle «du parallélisme avec la diphtongaison française» (celle de *a, e, o*), alors que ce parallélisme n'est qu'apparent: la diphtongaison française se produit partout où la voyelle tonique est restée libre après toutes les synopes, alors que les «exceptions» sont fort nombreuses dans le cas de la diphtongaison romane.

KT s'étonne que, selon moi, l'apocope provoque la monophthongaison de la semi-diphtongue en français, alors qu'il y a apocope sans monophthongaison en espagnol. Il n'y a aucune raison de s'étonner: il suffit qu'en espagnol la diphtongaison complète se soit produite avant l'apocope pour que la monophthongaison ne puisse se produire. Ce qui peut tout simplement être dû à un retard par rapport au français, dans la réalisation de l'apocope. A mon avis, il n'y a aucune contradiction dans ces deux évolutions différentes.

Par contre, je donne entièrement raison à KT dans son scepticisme vis-à-vis de l'évolution des mots en *-a*, car ils posent effectivement de sérieux problèmes; j'y reviendrai d'ailleurs pour les généralités dans ma réponse à Jørgen Schmitt Jensen. Les difficultés soulignées par KT sont à peu près les suivantes:

a) J'aurais dû ajouter des mots comme *fēra* et *laeta*, mais j'ai fait exprès de ne pas le faire, parce que les risques d'une influence de la forme masculine sont trop grandes. Il en va de même pour *nōva*. Mais je veux bien admettre que j'aurais dû signaler ce fait.

b) Quant à *hōsa*, j'ai délibérément écarté ce mot, parce qu'il est germanique, et il en va de même des autres mots germaniques: ils n'ont pas pu participer à la semi-diphtongaison.

c) J'aurais pu ajouter *preuve*, comme

le propose KT, mais seulement pour refuser d'en parler, parce qu'il s'agit d'un substantif postverbal, dont on ignore toute trace avant 1200 (FEW IX 404, s. v. *probare*).

d) La forme *ruee* < *rōta* mentionnée par KT, n'est pas particulièrement ancienne: à part la forme difficilement explicable *roors* du Saint Léger, que Gaston Paris a eu l'audace de transformer en *ruode*, la forme courante en ancien français en est *roe*, et les formes diphtonguées appartiennent toutes aux textes dialectaux du Nord de la France (y compris la Lorraine) à partir du XIII^e siècle (FEW X 490), ce qui ne manque pas de laisser des doutes sur l'originalité et surtout la «francité» de la diphtongue.

Là où je m'incline humblement, c'est devant l'explication fort astucieuse de la non-diphtongaison du mot *école*.

Ceci dit, je n'arrive pas à comprendre comment KT peut arriver à la conclusion que «Tout ce raisonnement ne tient pas debout». Mais il m'est d'autre part impossible de me défendre sans me répéter, et je regrette que KT n'ait pas exposé sous un angle critique mon argumentation point par point. Sa conclusion n'aurait peut-être pas été différente pour autant, mais j'aurais du moins eu l'occasion de me défendre.

3. VARIA

Ces deux points, je l'ai dit, constituent pour moi l'essentiel dans la critique de KT, mais son article est plein de passages intéressants et importants, dont certains me laissent confus, alors que d'autres suscitent la contradiction. Pour rester dans les limites d'une réponse, je me bornerai à quelques points.

a) Il me paraît difficile de caractériser la fusion *ē/i* comme antérieure à celle de

ō/ū à partir de la description de Väänänen, qui souligne une hésitation parallèle dans la série vélaire. D'ailleurs, Väänänen ne tire pas de conclusion chronologique des résultats latins, mais c'est uniquement à partir des résultats romans (c'est-à-dire du roumain en réalité) qu'il déduit que «Ceci semble prouver que l'évolution de *ū* en [o] n'a commencé qu'après celle de *ī* en [e]» (p. 43 dans l'édition 1937).

b) Je regrette de le dire, mais la description de KT de l'engadinois (6 in fine), basée sur le REW, n'est pas correcte. Le *ē* s'y maintient effectivement, voir par ex. les cartes suivantes de l' AIS: 163 *pēdem* (> *pe*), 85 *Pētrus* (> *pē(j)dxr*), 771 *fēsta* (> *fē(j)fa*), 180 *bēllus* (> *be(l)*, où l'on remarque la chute de la voyelle finale), 287 *sēptem* (> *set*) et une vingtaine d'autres. Compte non tenu de *cēntum*, décrit p. 235, auquel on peut ajouter *gēlu* (AIS 383) et *gēlat* (AIS 382), l' AIS ne mentionne aucun cas de diphtongue autre que celle de *fērrum* > *fixr* (AIS 403), sur laquelle KT a eu la malchance de tomber; il faut dire que *dēus*, dont l'évolution peut être particulière à cause de l'hiatus, ne figure pas dans l' AIS.

c) Dans ma transcription du sursilvain, il s'est glissé une erreur fâcheuse, que je remercie KT d'avoir relevée: le *ē* des mots cités *dēcem* et *tēpidum* n'aboutit pas à *iā*, mais à *ix*, c'est-à-dire *diāf* (AIS 288) et *tiāvi* (AIS 1040). C'est donc entre deux accentuations à l'intérieur de la diphtongue qu'il y a surtout opposition, *ix* en face de *iā*. (Par contre, le *ie* dont parle KT ne semble pas exister: pour *fērrum*, l' AIS 403 ne connaît que *fixr*, et le *fier* du REW doit être erroné). D'après KT, la diphtongue n'existe que devant un *u* final, mais c'est Lausberg qui se trompe, témoin les mots suivants: *dēcem* > *diāf* (AIS 288), *hēri* > *ixr* (AIS 349), *fēsta* > *fiāfixr* / *fēsta* / *fēzfixr* (AIS 771), *sēptem* > *siāt* / *set* / *sēxt* (AIS 287), *martēlli* > *martiāls* / *tēls* /

-tēxls (AIS 223). L'explication correcte semble être celle-ci:

1° En syllabe ouverte, on a *ix* (sauf devant nasale et après palatale, cf. p. 237); *pēdem* > *pe(j) / pōj* (AIS 163) m'échappe. La couleur de la voyelle finale latine est sans importance, cf. *Pētrus* > *pixdxr* et *alii* (AIS 85), *tēpidus* > *tiāvi(s)* (AIS 1040).

2° En syllabe fermée, on a également *ix*, mais seulement devant un *u* final latin disparu: *fērrum* > *fixr* (AIS 403); si l'apocope provoque la position finale de la diphtongue, celle-ci perd son second élément: *bēllum* > *bi* (AIS 180), *martēllum* > *martf* (AIS 222). Devant les voyelles autres que *u*, on a *iā* qui alterne avec *ē / ā*, peut-être par la réduction d'un ancien *ēα*, qui subsiste dans la vallée du Rhin postérieur, au sud-ouest de Coire. Ainsi: *fēsta*, *sēptem*, *martēlli*, déjà cités.

Cette description (qui ne ressemble ni à celle de KT, ni à celle que j'ai donnée à la page 237, sans pour autant être fondamentalement différente de l'une et de l'autre) semble appuyer mon hypothèse (p. 238) d'une diphtongaison «à l'espagnole», modifiée (l'accentuation!) par l'influence du *u* final. Ce qui est peut-être le plus intéressant, c'est que le Rhin postérieur a *ēα*, qui ressemble étrangement à ce *ēā* que je propose (p. 299) comme première étape de la (semi-)diphtongaison. Je m'en veux de ne pas avoir fait ce rapprochement dans mon livre.

d) Ma description du frioulan n'est pas basée sur Gartner seul (et même à peine sur Gartner, quoi qu'en pense KT), mais principalement sur l' AIS, parce que les indications linguistiques qu'on y trouve – contrairement à ce qui est le cas pour le romanche – sont beaucoup plus différenciées que dans Gartner. Marchetti, mentionné par KT, est encore moins différencié, parce qu'il ne prend pas en considération la diversité des parlers frioulans; quand on ajoute que c'est une source

secondaire par rapport à l'atlas, on comprend aisément pourquoi je n'ai pas travaillé dessus. C'est vraisemblablement le fait que Marchetti cherche à donner une forme unique qui explique les différences entre ses descriptions et les miennes. Parmi ces différences, la plus notable est certainement celle qui a trait à l'évolution de *é* en syllabe ouverte, où l'AIS montre effectivement la diphtongue *je*, par ex.: *fēbrem* > *ffjere/-ra* (AIS 697), *Pētrus* > *ppjēri/-re* (AIS 85). De même dans les proparoxytons latins: *mēdicus* > *miedi|mjēdi|mizdi* (AIS 705), *lēporem* > *(n)jewr* (AIS 521); dans *tēpidus*, où la pénultième subsiste, il est vrai qu'il y a hésitation entre *tēpit* et *tjēpit* (AIS 1040), mais Marchetti n'en connaît que la forme *tivit*. Je reconnais que l'on trouve un *i* dans deux mots (mais je les ai mentionnés, p. 232), à savoir *pēdem* et *dēcem*, mais en alternance avec *e* et *je* pour le premier (AIS 163) et avec *ej* pour le second (AIS 288). La description de *ō* n'est pas moins différente (et certainement pour les mêmes raisons): il est vrai qu'on a souvent *we* dans les mots restés paroxytons (*rōta* > *rwēde* (AIS 1227), **sōta* > *swēle/-la* (AIS 1568)), mais on l'a aussi devant consonne

+ *j* quel que soit le sort de la syllabe finale: *hōdie* > *wē* (AIS 346), *fōlium* > *fwēē* (AIS 562), *ōleum* > *wēli* (AIS 1012), ce que Marchetti – chose bizarre – considère comme un retour à la diphtongue. D'autre part, la monophongue apparaît même là où la syllabe finale subsiste: *bōna* > *bune/-na* (AIS 710, mais avec *o* au masculin, donc sans influence analogique), *sōnant* > *sūniŋ/-nz(n)* (AIS 787) à côté de *prōbat* > *prōve/-vi* (AIS 263), *tōnat* > *tōne* (AIS 396), *nōvas* > *nō-ŋnōvis* (AIS 1579).

Nous ne sommes pas entièrement d'accord, Monsieur Togeby et moi, et, devant l'ampleur du problème, le contraire eût été plus étonnant. Mais ce qui compte le plus pour moi, c'est de constater que KT est convaincu que la semi-diphtongue a existé. Je le remercie encore une fois de l'accueil favorable qu'il a réservé à ma théorie tout en souhaitant que ce petit duel incitera d'autres romanistes à se prononcer sur un problème, dont le dernier mot n'a certainement pas encore été dit.

Palle Spore
ODENSE

Réplique de Knud Togeby à Palle Spore:

Palle Spore fait l'histoire des langues romanes en se penchant sur les atlas linguistiques, méthode excellente comme le prouve l'exemple de Gilliéron. Mais, contrairement à Gilliéron, PS a tendance à ne pas tenir compte de ce qui s'est passé entre le latin et les atlas modernes. C'est ce qui explique son traitement cavalier de bien des dialectes, par exemple de ceux du rhéto-roman.

Quelques observations de détail:

1. A propos du français: «sont diphtongués *ēbulum*, *nēbula* et *mōbilem*, qu'on ne peut pas expliquer par l'allongement de la voyelle» – mais dans **ēblum*, *nēbla* et **mōblem*, la voyelle accentuée a dû se trouver en syllabe ouverte. Il faudrait d'ailleurs écrire **mōbilem* avec un astérisque, car la forme classique est *mōbilem*, qui a donné en ancien français *mouble*, ce qui montre encore une fois un développement en syllabe ouverte.